

L'analyse de classe française. Par Sheldon Richman

Institut Coppet

13 novembre 2010

Par Sheldon Richman

Prononcez les mots « analyse de classe » ou « lutte des classes » et la plupart des gens penseront à Karl Marx. L'idée qu'il existe des classes inconciliables, leurs conflits étant inhérents à la nature des choses, est une des signatures du marxisme. De ce fait, ceux qui refusent le marxisme refusent tout naturellement l'analyse de classe. Dès lors, il est intéressant d'apprendre que Marx n'était pas à l'origine de l'analyse de classe ou de l'idée de lutte des classes. Ces sujets prennent leurs racines dans le libéralisme radical, ou « libertarianisme », antérieur aux écrits de Marx. (NdT : Le terme « libertarian » a pris forme en anglais pour remplacer « liberal », terme signifiant désormais « de gauche » aux Etats-Unis.) En effet, Marx lui-même rendit hommage aux auteurs originels, un groupe d'historiens de la France post-napoléonienne qui ont été négligés par tous sauf par une poignée de défenseurs des libertés des temps modernes. (Dans cet article, je m'appuie sur quatre de ces libertariens, les historiens Ralph Raico, Leonard Liggio, David M. Hart, et l'économiste et historien Walter E. Grinder.)

Les noms des historiens français clés du 19ème siècle sont Charles Comte, Charles Dunoyer et Augustin Thierry, dont la publication, « Le Censeur Européen », était un foyer de pensée libérale radicale. Comme relaté par Raico, Grinder et Hart, Comte et Dunoyer ont été influencés par Jean-Baptiste Say, économiste libéral français important mais sous-estimé, que Murray Rothbard a salué comme brillamment innovant et supérieur à Adam Smith. (Comte finit par épouser la fille de Say.) En effet, les germes d'une théorie des classes libérale radicale se trouvaient dans la deuxième édition et ultérieures du *Traité d'Economie Politique* de Say (publié initialement en 1803), qui reflète sa réponse aux dépenses militaires et à la manipulation financière de Napoléon.

Comme Say l'écrit dans une autre de ses œuvres,

« Les énormes récompenses et les avantages qui sont généralement liés à l'emploi public avivent grandement l'ambition et la cupidité. Ils créent une lutte violente entre ceux qui possèdent des postes et ceux qui en souhaitent. »

Selon Hart, Comte et Dunoyer furent frappés par Say qui voyait les services fournis sur le marché comme des « biens immatériels » productifs – c'est-à-dire utiles – et l'entrepreneur ou l'ouvrier, comme un producteur. Hart écrit,

« En conséquence du point de vue de Say, il y avait de nombreux contributeurs productifs au nouvel industrialisme, y compris les propriétaires d'usines, les entrepreneurs, les ingénieurs et les techniciens, ainsi que ceux de l'industrie du savoir tels les enseignants, les scientifiques et autres « savants » (NdT : en français dans le texte) ou intellectuels. »

Ceci est important pour la question des classes, dont le but est d'identifier les exploiters et les exploités. Comme chacun le sait, Marx, du moins dans certains de ses écrits, pensait que seuls les ouvriers étaient productifs, les propriétaires du capital appartenant à la classe exploiteuse

(avec l'État comme « Comité exécutif »). Il comptait les propriétaires de capital parmi les exploitants, du fait de sa théorie de la valeur basée sur le travail (héritée d'Adam Smith et de David Ricardo) : puisque la valeur des marchandises était équivalente au travail socialement nécessaire pour les produire, le profit et l'intérêt recueillis par les « capitalistes » devaient être pris sur la juste récompense des ouvriers – d'où leur exploitation. Si la théorie de la valeur basée sur le travail est fautive et si l'échange est totalement volontaire, libre de privilège étatique, plus aucune exploitation n'est possible. (La théorie de l'exploitation de Marx a été par la suite systématiquement réfutée par l'économiste autrichien Eugen von Böhm-Bawerk.)

Ainsi, il est essentiel de voir que les penseurs desquels Marx tirait apparemment l'analyse de classe rangent au sein de la classe productive tous ceux qui créent de l'utilité par échange volontaire. Le « capitaliste » (ce qui signifie dans ce contexte « le propriétaire de biens d'équipement qui n'a pas de lien avec l'État ») appartient à la classe laborieuse et productive, à côté des ouvriers. Qui étaient donc les exploitants ? Tous ceux vivant par recours à la force envers la classe laborieuse. Selon Hart, « les conclusions tirées de cette analyse par Comte et Dunoyer (et Thierry) posent l'existence d'un collectif élargi « d'industriels » (qui comprend les travailleurs manuels et les entrepreneurs et savants mentionnés ci-dessus) qui luttent face à ceux voulant faire obstacle à leur activité ou qui en vivent de façon improductive. »

« Les théoriciens de l'industrialisme conclurent de leur théorie de la production que l'État et les classes privilégiées alliées de l'État, plutôt que toutes les activités non-agricoles, sont pour l'essentiel non productives. Ils estimaient également que tout au long de l'histoire, il y avait un conflit entre ces deux classes antagonistes, conflit qui ne pouvait avoir de fin qu'avec la séparation radicale de la société civile pacifique et productive envers l'État inefficace et privilégié et ses favoris. »

Ainsi l'histoire politique et économique est l'histoire d'un conflit entre les producteurs, peu importe leur poste, et les classes politiques parasitaires, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de l'État formel. Ou pour reprendre les termes d'un disciple plus récent de ce point de vue, John Bright, il s'agit de l'affrontement entre les payeurs d'impôts et les absorbants d'impôts.

L'économie politique et la liberté

Hart souligne que l'œuvre de Comte et Dunoyer poussa l'analyse de Say un cran plus loin. Alors que Say considérait l'économie et la politique comme des disciplines distinctes, cette dernière ayant peu d'effet sur la première, les analystes libéraux virent que le travail de Say avait des implications plus radicales. Pour citer Hart,

« La science de l'économie politique était, dira-t-on, « chargée de valeurs » et impliquait des politiques très spécifiques en matière de propriété, d'intervention de l'administration dans l'économie et la liberté individuelle, une chose que Say n'appréciait pas mais que Dunoyer et Comte intégraient à leurs travaux. »

Comme Hart et Raico le soulignent ensemble, Comte et Dunoyer absorbèrent également une grande part des résultats d'un autre grand libéral, Benjamin Constant, lequel avait mis sur le papier des essais importants montrant qu'une « ère du commerce » avait remplacé « l'ère de la guerre » et que la notion moderne de liberté – la vie privée – était aux antipodes de l'ancienne notion de liberté – la participation à la vie politique. Comme le dit Hart : « Dunoyer était intéressé par la phrase 'l'unique objet des nations modernes, c'est la paix ('repos'), et de la paix vient le confort ('aisance'), et la source du confort c'est l'industrie', ce qui résume bien ses propres réflexions sur le véritable but de l'organisation sociale. »

Raico a également souligné que l'analyse de classe libérale se trouve dans les écrits des militants de la « paix Manchesterienne » et activistes du libre-échange Richard Cobden et John Bright ainsi que chez Herbert Spencer. Il cite Bright en référence à la lutte contre les 'Corn Laws' (taxes douanières sur l'importation de céréales) :

« Je doute que cela puisse avoir un caractère autre [que celui] ... d'une guerre des classes. Je crois qu'il s'agit d'un mouvement des classes commerciales et industrielles contre les Lords et les grands propriétaires terriens. »

En effet, souligne Raico, l'école de Manchester comprit que la guerre et autres manœuvres politiques étaient motivées par la recherche constante par la classe politique d'une richesse imméritée. Ces idées étaient également présentes chez d'autres penseurs libéraux, dont Thomas Paine, John Taylor de Caroline, John C. Calhoun, Albert Jay Nock et Ludwig von Mises.

La guerre des classes et l'étatisme

Quelle est la portée de cet aperçu, certes insuffisant ? Le pouvoir de taxation coercitif de l'administration génère nécessairement deux classes : ceux qui créent et ceux qui consomment la richesse expropriée et transférée par ce pouvoir. Ceux qui créent de la richesse souhaitent naturellement la conserver et la consacrer à leurs propres fins. Ceux qui veulent exproprier cherchent des moyens toujours plus subtils d'acquérir de la richesse sans susciter de résistance. Un de ces moyens consiste à propager une idéologie élaborée de l'étatisme qui enseigne que les gens sont l'Etat et que par conséquent ils ne font que se payer eux-mêmes lorsqu'ils paient des impôts. Les agents de l'Etat et les intellectuels de cour, dans les universités et les médias vont sur tous les tons raconter cette fable aux gens. Hélas, la plupart finissent par y croire. Le rôle de la guerre est d'effrayer les gens en leur faisant payer des taxes pour leur propre prétendue protection et de maintenir la production de richesses pour les exploiters avec un minimum de protestation.

Que peuvent donc faire les libertariens face à cela ? En premier lieu, ils se doivent de comprendre la théorie des classes libérale. Ils ne doivent pas s'en départir sous prétexte de la prise en otage du concept par les marxistes. Ensuite, ils devraient utiliser toute leur influence pour élever la prise de conscience collective de tous les gens honnêtes et productifs. C'est-à-dire, il faut montrer aux classes laborieuses qu'elles sont les victimes quotidiennes de la classe politique dirigeante.

Source : <http://fff.org/explore-freedom/article/libertarian-class-analysis/>

Auteur : Sheldon Richman est rédacteur en chef de la revue *The Freeman*, publiée par la *Foundation for Economic Education* à Irvington, New York, et Senior Fellow au Future of Freedom Foundation. Il est l'auteur de *Separating School & State* (FEE) et ancien rédacteur en chef au Cato Institute.

Traduction : Stéphane Geyres, Institut Coppet.